

Fabrique



L'établi de cabinotier du Musée des Cabinotiers, collection de Gilbert Albert © Musée des Cabinotiers-MAH / Musée d'art et d'histoire, Ville de Genève

« Visitez le quartier de Saint-Gervais, toute l'horlogerie de l'Europe y paraît rassemblée ! » Voilà comment Rousseau résume, dans sa lettre à d'Alembert, la particularité même de la Fabrique genevoise. Par ce terme de Fabrique, on désigne dès le début du XVIII^e siècle la réunion en un lieu de tout un ensemble de savoir-faire touchant à l'horlogerie, à l'orfèvrerie et à la bijouterie, mais aussi à une vaste palette de métiers connexes basés sur le travail des métaux précieux. On pense ici aussi bien aux techniques de dessin, de gravure, de guillochage et d'émaillerie qu'à la confection d'aiguilles, de ressorts, de fusées, coques, chaînes, étuis et autre boîtes... L'art de l'élégance horlogère dans toute sa finesse !

Le quartier de Saint-Gervais se situe alors au cœur de cette effervescence : selon un principe bien réglé de division du travail, différents ateliers s'y répartissent une succession de tâches plus minutieuses les unes que les autres, souvent essentielles à la beauté et à la qualité du produit fini. C'est de cette multitude de petites mains et de savoir-faire que naîtront de nombreuses techniques de fabrication et de décoration typiques de la région – celles des « Émaux de Genève », des « Boules de Genève » ou encore du « Poinçon de Genève »... Sources d'un imaginaire qui nourrit, aujourd'hui encore, la réputation de la Cité de Calvin dans le monde de l'industrie horlogère de luxe.

Localisation	GE (Genève)
Domaines	Artisanat traditionnel
Version	Mars 2024
Auteur	Olivier Schinz

Lebendige traditionen
traditions vivantes
tradizioni viventi
tradiziuns vivas



La liste des traditions vivantes en Suisse vise à sensibiliser le public aux pratiques culturelles et à leur transmission. Elle se base sur la Convention de l'UNESCO pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel. La liste est élaborée et actualisée en collaboration avec les services culturels cantonaux.

Un projet de :



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Département fédéral de l'intérieur DFI
Office fédéral de la culture OFC

Le terme de « Fabrique » désigne, dès le début du XVIII^e siècle, une organisation du travail qui réunit tous les métiers et savoir-faire complémentaires, marchands et ateliers, impliqués dans la production de la montre et objets précieux. Leurs représentants étaient regroupés dans un périmètre géographique circonscrit de Genève. Les cabinotiers – nom donné à ces artisans parce qu'ils travaillaient dans de petits ateliers situés en hauteur des immeubles, appelés « cabinets » – et les négociants (établisseurs) exercent alors dans le milieu de l'horlogerie, de l'orfèvrerie ou de la bijouterie. Parmi eux, des graveurs, des ciseleurs, des guillocheurs, des monteurs de boîtes ou encore des émailleurs. La Fabrique fonctionne grâce ainsi à la combinaison subtile et performante de personnes, de techniques et de savoir-faire. « Visitez le quartier de Saint-Gervais, disait par exemple Rousseau : toute l'horlogerie de l'Europe y paraît rassemblée ! » En fait, si la Fabrique garde son cœur à Saint-Gervais, elle s'étend rapidement vers les rues Basses, les places du Molard et de la Fusterie, le Bourg-de-Four et la rue des Belles-Filles, en raison du nombre croissant des professionnels qu'elle emploie.

Les savoir-faire de la Fabrique connaissent leur heure de gloire du XVII^e au XIX^e siècle, puis passent par une période de déclin durant le XX^e siècle. Certains sont toutefois en plein essor aujourd'hui encore. Ce déclin tient au désintérêt du consommateur pour les artefacts produits, dû à l'apparition de produits concurrents – et différents – manufacturés dans d'autres pays d'Europe et aux Etats-Unis. Dans le même temps, la Fabrique et ses ateliers se dispersent suite au réaménagement puis au reclassement du quartier de Saint-Gervais, effectué pour des raisons de salubrité.

Dès le XX^e siècle, le terme de Fabrique, qui reflétait un mode d'organisation du travail particulier, n'est dès lors guère plus employé que par les historiens. L'expression recouvre toutefois des savoir-faire dont les spécificités, l'évolution et la renommée vont bien au-delà de l'âge d'or vécu du XVII^e au XIX^e siècle : il s'agit d'un véritable patrimoine immatériel reposant sur plusieurs siècles d'histoire et contribuant, aujourd'hui encore, au prestige de Genève. Les métiers d'art de l'horlogerie s'inscrivent en effet dans une culture du « fait-main » qui, aujourd'hui comme hier, apporte une valeur ajoutée essentielle aux œuvres créées dans les ateliers.

Une histoire multiséculaire

L'orfèvrerie – dont la première mention connue date de 1290 concernant Genève, où elle eut son premier

centre à l'actuelle rue de la Croix-d'Or – est sans doute le plus ancien des arts de la Fabrique. Il se nourrit alors aussi bien de matières premières étrangères que de celles récoltées par les orpailleurs de l'Arve et du Rhône. Au XV^e siècle déjà, l'orfèvrerie genevoise est fort réputée et les pièces produites – notamment pour la cour de Savoie – reflètent la collaboration existant entre orfèvres et graveurs. Dès 1424, l'évêque impose un poinçon de titre sur les ouvrages de métal précieux de façon à certifier leur origine.

Les savoir-faire horlogers pénètrent quant à eux Genève par le biais des deux vagues de réfugiés huguenots qui s'établissent dans la ville, au XVI^e puis au XVII^e siècle surtout. Ceux-ci diffusent leurs connaissances dans la cité, puis dans d'autres régions de Suisse comme l'Arc jurassien, qui se trouve aujourd'hui au cœur de la réputation internationale du pays et de sa haute horlogerie.

Entre 1550 et 1564 apparaissent des réglementations concernant les vêtements et le port de bijoux, puis le luxe d'une manière générale. Peu après, la maîtrise des orfèvres interdit à ses membres de « faire [ni vendre] croix, calices ou autres instruments servant à la papauté et idolâtrie ». Si elles entravent l'essor des beaux-arts, ces lois somptuaires favorisent en même temps celui de l'horlogerie et des arts décoratifs qui lui sont désormais liés : Genève devient alors la capitale, productive et inventive, d'arts parfois austères mais raffinés et minutieux. L'amour du travail bien fait, la justesse du coup d'œil, la qualité du dessin s'expriment dans les professions d'orfèvres monteurs de boîtes ou d'horlogers, encouragées comme autant d'« industries utiles ».

La Fabrique prend alors peu à peu la forme qui fera sa réputation – et celle de Genève – dans toute l'Europe : le travail est effectué dans de petits ateliers, sous le régime d'une stricte division du travail ; les différents arts se développent et connaissent des bonheurs divers et temporellement distincts. La ville entière sert alors d'atelier, les cabinotiers répondant à la demande des « marchands établis », les véritables moteurs des comptoirs de la Fabrique qui fournissent l'argent et les matières premières nécessaires aux artisans. Appelés à voyager, ils véhiculent également les goûts de la future clientèle, qui est généralement située à l'étranger puisque ce modèle fonctionne grâce à l'exportation des biens produits. Un annuaire de 1828 recense pas moins de 377 patrons cabinotiers, dont 225 sont installés à Saint-Gervais et 152 sur la rive gauche. La rue du Rhône devient alors le centre des négociants d'horlogerie, une vocation qui perdure aujourd'hui.

Le XX^e siècle est celui du déclin de ce modèle et de l'éparpillement du savoir y relatif. Les montres sont de plus en plus souvent fabriquées mécaniquement et en série, dans de grands ateliers. La montre de poche s'efface au profit de la montre bracelet qui n'est plus habillée de boîtiers émaillés qui firent la réputation de Genève. La fermeture des classes d'émailleurs à l'École des arts industriels, en 1972, semble ainsi sonner le glas de la Fabrique. Toutefois, lorsqu'on constate le nouveau prestige du « fait-main » dans les catalogues des horlogers de luxe contemporains – et l'excellente réputation de Genève et de la Suisse à travers le monde – on peut à juste titre espérer que les craintes d'une éventuelle disparition de ces savoir-faire s'apaisent.

Les savoir-faire de la Fabrique : appellations genevoises reconnues

Enumérer tous les métiers et savoir-faire de la Fabrique serait ici impossible : ils se comptent par centaines. La maîtrise acquise par certains représentants de cet artisanat quant à certaines techniques spécifiques a cependant atteint un niveau d'excellence tel que leur nom est devenu indissociable de celui de Genève, et qu'il apparaît dès lors indispensable de les mentionner. L'horlogerie de luxe et ses montres à complications réputées, la qualité du travail horloger manufacturé sont en effet des domaines dans lesquels la Fabrique excelle. Sa dissémination dans une plus grande partie du territoire helvétique et les pratiques contemporaines partagées par plusieurs cantons ne doivent ainsi pas conduire à occulter le rôle premier et fondateur de la place genevoise. Vacheron Constantin (1755), Patek Philippe (1839), Goulay Fils & Stahl, Rolex ou Piaget sont ancrés à Genève, parfois depuis leurs débuts ; la première école d'horlogerie suisse fut créée en 1824 à Genève, presque un demi-siècle avant celle du Locle.

Pour plus d'informations à ce sujet, on se rapportera au dossier « Savoir-faire horloger », porté par plusieurs cantons suisses. Quant aux techniques spécifiquement genevoises, on notera en particulier :

a) La boule de Genève

Charmante petite montre de dame, la boule de Genève date du XIX^e siècle et démontre la qualité, la précision et l'inventivité des horlogers de la Fabrique, spécialement dans le domaine des mouvements minuscules. Un minuscule mouvement, inventé et breveté pour l'occasion, s'y glisse dans une boîte sphérique, à fond vitré, qui laisse voir l'oscillation du balancier. L'objet, féminin, se porte au bout d'une

longue et fine chaîne. Il fut dans un premier temps fabriqué par des horlogers indépendants puis repris par les grandes marques de la place.

b) Les côtes de Genève

Les côtes de Genève, apparues à la fin du XIX^e siècle, décorent la terminaison de surface des mouvements horlogers et doivent leur nom à la ressemblance du décor avec la surface ondulée du lac. Le motif – un moirage obtenu de nos jours plus souvent par geste mécanisé que manuel – devient rapidement une signature immédiatement reconnaissable et un gage de qualité.

c) Le Poinçon de Genève

Apparue dans le dernier quart du XIX^e siècle, cette marque d'origine contrôlée permet aux horlogers genevois de se protéger contre l'appellation « Genève » abusivement mobilisée par une série de concurrents. L'exigence et la précision des points du règlement adopté le 6 novembre 1886 révèlent le haut niveau de qualité exigé et témoignent de l'importance de l'horlogerie genevoise. Minuscule écusson genevois souligné de la mention GENEVE en lettres capitales, insculpés sur les mouvements, ce label de qualité atteste du niveau de finition des mouvements et de la perfection de la mécanique.

d) Les émaux de Genève

Reconnue dès la fin du XVI^e siècle pour sa production d'émaux de qualité, Genève va donner son nom à plusieurs appellations usitées dans le monde entier faisant référence à la qualité inégalée des travaux exécutés. Les « émaux de Genève », terme utilisé à l'étranger depuis le XVIII^e siècle, désignent ainsi des émaux peints recouverts d'une couche de « fondant » (voir ci-dessous), réalisés par des artisans liés à la Fabrique et utilisant d'exceptionnelles couleurs à peindre de facture locale.

Les teintes vitrifiables produites localement sont d'ailleurs à la base du développement de l'émaillerie genevoise. Dans ce domaine, la perfection est atteinte dans le courant du XIX^e siècle avec la fabrique genevoise Millenet-Dufaux, dont les émaux bruts et les couleurs à peindre sont recherchés dans le monde entier. La rue des Pêcheries, dans le quartier de la Jonction, abrite alors la production des poudres et blocs vitrifiés après transformation de matériaux allemands, français et anglais.

Le « fondant de Genève », qui apparaît vers 1760-1780 environ, permet quant à lui d'ajouter aux

couches picturales vitrifiées une ultime protection transparente et incolore, augmentant la pérennité des sujets peints tout en leur conférant une brillance unifiée et une profondeur nouvelle. Les montres de poche, soumises à des frottements répétés, sont les premières à bénéficier de cette invention et se voient rapidement baptisées « montres de Genève » à l'étranger.

L'« émail flinqué » apparaît enfin au XVIII^e siècle et connaît son apogée au siècle suivant. Au XX^e siècle, il garnit la montre de poche de dame émaillée de qualité produite à Genève. Ce savoir-faire baptisé par les émailleurs genevois désigne l'application d'une couche d'émail transparent sur un fond de métal subtilement gravé – ou « guilloché ». L'émail ainsi apposé remplit pour la gravure fine une fonction à la fois décorative et protectrice.

Le décor émaillé de Genève est développé entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e et habille ses montres, ses bijoux et ses objets précieux. Il se traduit par des surfaces entièrement couvertes de délicats motifs récurrents de fleurs, de rinceaux, de palmettes ou de vermiculures. Les ornements sont réalisés principalement sur des émaux champlevés – la surface du métal est entaillée et forme des cavités dans lesquelles se glisse l'émail – mais aussi sur des métaux repoussés.

Si l'âge d'or de l'émail est passé à Genève au début du XX^e siècle, les artistes continuent de cultiver leur savoir-faire et la spécificité genevoise sous forme de petits tableaux, boîtes de montres ou portraits en médaillons. Au tournant du siècle (1892), une classe d'émaillerie est fondée à l'École des arts industriels de Genève ; pendant des décennies, elle assure la transmission de la tradition, mais elle ferme en 1972. Ses derniers élèves se réunissent en un groupement des émailleurs de Genève en 1984 et cherchent à perpétuer leurs savoir-faire. Les marques horlogères de la place sont, durant tout le XX^e siècle, des mandataires importants et permettent également, par leurs commandes, de préserver la pratique.

Une dizaine d'émailleurs, installés à Genève ou dans ses environs, a continué jusqu'au début des années 2000 aujourd'hui de travailler en lien étroit avec l'industrie horlogère. Le paysage local n'est plus le sujet principal de leur répertoire iconographique mais il reste – sous une forme évoluant parfois vers l'abstraction – une source d'inspiration importante. Même si ces professionnels savent que leurs connaissances sont menacées et regrettent la disparition de la classe qui les formait dans les années 1970, ils cherchent, par leur enthousiasme et leurs actions concrètes en

faveur de la formation d'apprentis, à perpétuer cette tradition liée à Genève et au succès de son industrie horlogère et – plus généralement – du luxe. Les catalogues des marques les plus prestigieuses témoignent au tournant du XXI^e siècle de l'implication des entreprises dans la préservation de ce savoir-faire et les tendances contemporaines permettent à ce titre d'envisager un renouveau et une revivification de la tradition dans les décennies à venir.

Quels porteurs pour une telle tradition ?

Par le nombre d'artisans, formateurs, négociants et d'industries impliqués dans les savoir-faire de la Fabrique, il est impossible de dresser une liste exhaustive des porteurs. Tantôt portée à bout de bras par des individus particuliers, tantôt soutenue par une industrie internationale aux moyens en apparence illimités – mais à la générosité souvent intéressée – la tradition ne doit sa survivance et son éternel perfectionnement qu'à la subtile alchimie créée par une mondialisation friande de localismes et de savoir-faire profondément enracinés. Il importe ainsi plus de souligner les relations et les interdépendances qui sont au cœur de cette tradition typiquement genevoise que des personnes physiques ou morales particulières.

Informations

Antony Babel: La Fabrique genevoise. Neuchâtel, 1938

Estelle Fallet: L'Horlogerie à Genève. Magie des métiers, trésors d'or et d'émail. Ed. Musée d'art et d'histoire, Genève. Genève, 2011

Anne-Marie Piuze, Liliane Mottu-Weber et al.: L'économie genevoise, de la Réforme à la fin de l'Ancien Régime. Genève, 1990

Pierre Yves Donzé : L'invention du luxe – Histoire de l'industrie horlogère à Genève, de 1815 à nos jours. Neuchâtel, 2017

[Ecole d'horlogerie de Genève](#)

[Poinçon Genevois](#)